

opportunément les œuvres cataloguées par E. Di Filippo Balestrazzi dans le contexte urbain – le « paesaggio urbanistico » – de *Julia Concordia*, de la fondation de la colonie au milieu du I^{er} siècle av. J.-C. jusqu’au III^e siècle, en tirant également parti des nombreux blocs architecturaux décorés ayant appartenu à des monuments de la ville et de quelques œuvres disséminées ici ou là (cathédrale et campanile, Palazzo Comunale). E. Pettenò revient sur l’histoire du musée et de ses collections ; elle s’intéresse aussi aux présentations muséographiques successives des œuvres dans le bâtiment. Deuxième volet de cette réunion scientifique, Aquilée fournit la matière des communications suivantes. L. Sperti publie trois *togati* du Palazzo Mangilli, à Udine, provenant très vraisemblablement d’Aquilée (p. 73-94) : ils comptent au nombre des plus anciens exemples de ce type statuaire en Cisalpine, au deuxième quart du I^{er} siècle av. J.-C. M. Buora s’intéresse à une urne cinéraire qui reprend le schéma décoratif de quelques sarcophages (un grand cartouche inscrit tenu par deux *Erotes*). Fr. Ghedini et G. Salvo renouvellent l’étude du sarcophage de Tortona (p. 109-132), exceptionnel à bien des égards dans une production que l’on est en droit d’attribuer à un atelier d’Aquilée, en suggérant que la représentation du mythe de Phaéton, au milieu du front de la cuve, et celle d’un des petits côtés où elles reconnaissent Éros et Ganymède s’affrontant au jeu des osselets (cf. un passage des *Argonautiques* d’Apollonius de Rhodes, III, 114-128, et la description du tableau des *Athyrontes* par Philostrate le Jeune, *Im.* 8) soient dues à l’influence de peintures célèbres sur le répertoire de l’atelier cisalpin. P. Casari publie deux portraits inédits, provenant des réserves du musée d’Aquilée : une tête féminine, très abîmée, datable du dernier quart du III^e siècle, et une tête masculine tout aussi tardive, dont l’état de conservation ne permet malheureusement pas d’assurer qu’elle portait bien une couronne de chêne – ce qui en ferait un portrait impérial. Une dernière communication, due à P. Ventura, fournit un bilan des récents travaux de catalogage, de présentation et de restauration des collections de ce même musée. Un intéressant et utile volume, on le voit.

Jean Ch. BALTY

Boris Alexander Nikolaus BURANDT, *Die Ausrüstung der römischen Armee auf der Siegessäule des Marcus Aurelius in Rom. Ein Vergleich zwischen der skulpturalen Darstellung und den archäologischen Bodenfunden*. Oxford, Archaeopress Publishing Ltd, 2017. 1 vol. broché, III-415 p., dont 246 pl. et 36 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 28). Prix : 45 £. ISBN 978-1-78491-693-0.

On ne l’a que trop oublié : la colonne de Marc Aurèle, qui avait déjà subi, depuis sa construction, incendies et tremblements de terre, a été assez sérieusement endommagée lors du sac de Rome par les lansquenets de Charles Quint en 1527 et a dû être stabilisée, renforcée et restaurée sous le pontificat de Sixte V et la direction de l’architecte Domenico Fontana durant la deuxième moitié du siècle ; certaines parties des reliefs ont également été affectées par ces travaux qui ont conduit à remplacer, par endroits, plusieurs personnages d’une même scène en insérant plus ou moins habilement (les personnages sont généralement de 10 à 20 % plus grands que les personnages originaux), dans les spires du monument, des plaques entièrement sculptées *ex novo* (scènes XXXIV-XXXV, XL, XLVII-XLVIII, LVIII, LXIV, LXIX-LXXI,

LXXVI, LXXIX, CXII-CXIV, en ordre principal). La recherche, le plus souvent centrée sur la narration figurée de ces campagnes militaires des années 166-175 ou sur des problèmes de pure histoire de l'art (comparaisons avec la colonne Trajane et style de la colonne Aurélienne) en a relativement peu tenu compte jusqu'ici ; pour le présent travail, qui visait à vérifier la fidélité de la représentation des armes et de l'équipement des soldats, il était évidemment essentiel de s'assurer de l'authenticité du moindre détail. C'est un premier et important apport de la thèse de B. Burandt, soutenue à l'Université de Cologne en 2015, que de fournir systématiquement un état exact du monument, chaque photographie de détail des spires de la colonne étant accompagnée ici d'une photographie plus petite indiquant en grisé les parties restaurées. La fouille et la publication récente de quatre camps et forts du *limes* danubien (Regensburg-Kumpfmühl, Eining-Unterfeld, Mušov, Iža) occupés durant ces années de guerre, voire détruits par les Marcomans, fournissaient, d'autre part, un précieux dossier de *militaria* pouvant être confrontés avec ceux que figuraient les scènes de la colonne ; c'était l'occasion rêvée d'effectuer ce contrôle, et elle a été parfaitement saisie par B. Burandt. Son travail envisage donc successivement les différentes armes et pièces d'équipement des soldats (épées, armes de jet, casques, cuirasses, boucliers, chaussures, tuniques, pantalons, ceintures, manteaux, étendards et enseignes, instruments de musique, outils, tentes), celles des légionnaires et cavaliers, mais aussi celles des unités auxiliaires ; à la description précise de celles de la colonne fait suite l'examen du matériel retrouvé dans ces camps et forts du *limes* et, pour les textiles qui n'ont évidemment pas été conservés dans ces régions humides, un examen des trop rares stèles et autels funéraires datant de cette deuxième moitié du II^e siècle, des peintures contemporaines et des sources textuelles. Il en ressort que la colonne Aurélienne reproduit sans exception un armement qui a réellement existé et était celui que portaient réellement les soldats des légions et autres unités engagées dans ces guerres, en dépit d'une certaine tendance à l'abstraction ou à la réduction d'échelle de cet équipement. À la différence de ce que l'on observe sur la colonne Trajane, les différentes unités ne peuvent cependant pas être distinguées ici par cet armement, qui leur est commun. Mais la colonne Aurélienne enregistre les changements intervenus sur certains points (boucliers ovales en lieu et place des boucliers rectangulaires, disparition du *pilum* au profit de la lance, port de la tunique à manches) et constitue donc un précieux témoignage sur cet armement vu le peu de stèles et autres reliefs funéraires de cette période. On notera aussi que les casques de « type Niederbieber » demeurent le type courant. Cet excellent travail, fort bien conduit et très documenté (tout au plus regrettera-t-on l'absence d'une carte permettant de localiser les sites fouillés et s'étonnera-t-on que l'auteur n'ait pas connu la publication de la thèse de H. Ubl, toujours signalée, p. 134, comme « Unpubl. Dissertation » [1969] : elle a paru dans la collection « Austria Antiqua », Vienne, 2013), rendra les plus grands services à tous ceux qui seront amenés, à l'avenir, à fouiller des camps ou forts de cette période ; inutile de dire qu'il intéressera aussi au plus haut point les spécialistes de plus en plus nombreux des *militaria* et de l'armée romaine – sans oublier pour autant les historiens de l'art antique, que le réalisme de la représentation ne saurait laisser indifférents. Les 246 planches, de très bonne qualité, reproduisent celles de l'édition Petersen – von Domaszewski – Calderini (1896) ; les figures, réalisées par l'auteur à partir des publications de fouilles (à des échelles certes différentes mais relativement

proches pour ne pas nuire à la valeur documentaire de ces comparaisons) reproduisent les *militaria* mis au jour. Une belle réalisation d'Archaeopress Publishing Ltd !

Jean Ch. BALTY

Ben N. BERRESSEM, *Die Repräsentation der Soldatenkaiser. Studien zur kaiserlichen Selbstdarstellung im 3. Jh. n. Chr.* Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2018. 1 vol. relié, XI-487 p., VIII pl. (PHILIPPIKA. ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE ABHANDLUNGEN. CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF ANCIENT WORLD CULTURES, 122). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11032-7.

Il était intéressant d'interroger tout à la fois la politique édilitaire, les émissions monétaires et le portrait des « Soldatenkaiser » pour chercher à définir le message qu'ils entendirent livrer de leur règne, et c'est assurément dans cette approche comparée que réside l'originalité de cette thèse, soutenue en janvier 2017 à l'Université de Trèves, ces différents *media* offrant une parfaite lisibilité de leur politique pour l'ensemble de la population de l'Empire. Ces cinquante ans (235-285) ne sont pas, comme le laisserait entendre le seul terme de « Soldatenkaiser » qui englobe une quinzaine de règnes successifs, une période homogène ; aussi, les nuances qu'apporte l'auteur au tableau trop général que l'on a parfois brossé de ces années de « crise » sont-elles nombreuses, sans bouleverser cependant les grandes lignes d'une évolution que la recherche historique a été conduite à retracer jusqu'ici mais dont il y a lieu de relativiser bien des points. Ainsi en va-t-il pour ce qui est de la vision souvent pessimiste que l'on donne de toute cette période en matière d'activité édilitaire – à Rome, notamment –, de l'absence trop souvent soulignée d'une politique véritablement personnelle de ces empereurs qui ne réagiraient, selon certains, qu'au gré des événements extérieurs – et d'une politique qui ne s'adresserait qu'aux soldats –, ou de l'isolement progressif de leur image et de leur personne par rapport au monde qui les entoure. Monuments (p. 53-132) et portraits (p. 133-334, avec un catalogue des effigies en ronde bosse aux p. 351-399) sont examinés règne par règne, la part réservée à ces portraits étant, on le voit, relativement importante compte tenu de ce qu'ils permettent d'entrevoir différentes stratégies de représentation, que ce soit par « Angleichung » à l'intérieur d'une même dynastie (mais celles-ci, que les uns et les autres, de Maximin le Thrace à Gallien, cherchent à établir, sont bien éphémères) ou par sacralisation de l'image impériale au cours des deux dernières décennies de la période (l'évolution vers un portrait de plus en plus abstrait y est singulièrement rapide, en dix ans, de Claude le Gothique à Probus). Dans ces cinquante ans, le règne de Gallien constitue donc une réelle charnière, se rattachant encore à la tradition antonino-sévérienne sur ce premier point, mais annonçant clairement les règnes suivants pour le second. B. N. Berressem n'a pas manqué de procéder à un examen critique de toutes les identifications proposées et son catalogue ne regroupe donc que 88 portraits (les portraits rejetés sont brièvement discutés, un par un, dans les notes souvent assez denses des p. 135-262). Les disparités sont étonnantes, on le sait, entre les règnes, et ce, quelle que soit leur durée : ainsi 27 effigies de Gordien III et 13 de sa femme Tranquillina, soit 40 portraits pour moins de 6 ans de règne – dont 3 ans de mariage – en regard des 7 effigies de Philippe l'Arabe et de son fils pour un nombre